

VENNERIE

la chasse aux chiens courants



VÉNERIE D'AUTREFOIS

L'ÉQUIPAGE DE FONTAINE-ROSETTE 1855 - 1893

L'Équipage d'Onsenbray a sillonné pendant quarante ans les forêts de Haute-Normandie. Sa devise était « Harlou mes beaux » et sa fanfare la d'Onsenbray est devenue l'un des classiques des sonneurs de trompe. Il fut l'œuvre et la constante passion d'un homme, le Vicomte Henry d'Onsenbray, qui consacra son existence à la vénerie et prit plus de sept cents animaux. Il laissa pour testament un petit ouvrage de 117 pages publié après sa mort sous le titre « Ecole du Piqueur ».



Premier bouton 1855,
(similaire à celui de l'Équipage de
Vatimesnil).

La d'Onsenbray

Le Maître d'équipage

Charles-Henry-Marie-Auguste Le Gendre, Vicomte d'Onsenbray, naquit à Paris le 22 octobre 1832. Il était issu d'une famille ancienne de la bourgeoisie parisienne, les Le Gendre qui avait donné un Prévôt des Marchands à la capitale au début du XVI^e et un Intendant de Police, de justice et de finances à l'administration royale du grand siècle.

Le père du Vicomte, Henri, chef d'escadron de la garde royale sous la Restauration, eut deux fils et avait acquis des attaches normandes par la mariage de sa tante Pauline Le

Harlou mes beaux ! C'est la devise
Des d'Onsenbray, tous deux brillants veneurs.

Accourez tous : la bête est prise ;
Accourez tous, et sonnez les honneurs.

Tous les deux ardents à la chasse,
Ils ont partout même chaleur ;
Et sans que jamais il se lasse,
Un d'Onsenbray montre du cœur.

Sonnons la fanfare joyeuse,
Récriez-vous, chiens, de vos belles voix ;
Notre journée est glorieuse :
C'est l'hallali ! la bête est au bois.



Gendre d'Onsenbray avec le Comte Emmanuel Le Couteux de Canteleu. L'attrance de cette riche province de Normandie proche de Paris fut telle que les deux frères de Pauline, Gaspard et Hector, vinrent s'y établir, à proximité du fief de Le Couteux qui se trouvait à Saint-Martin d'Etrépagny (76).

Les deux fils d'Hector offraient un contraste marqué : alors que Paul, bien physiquement et même racé, élégant et snob, plutôt dépensier, brûle plus volontiers sa jeunesse dans les mondanités de la capitale, Henry, dès son jeune âge n'éprouve de véritable attrait que pour la chasse. Elevés partiellement à Grainville, tous deux sont mis très tôt à cheval par leur cavalier de père et Henry obtient vite l'autorisation de suivre quelques chasses à courre lorsqu'il a bien travaillé.

Il se voit offrir son premier cheval, une jument grise de 1,53 m nommée Sahara âgée de 4 ans, achetée pour une modique somme à un cordonnier d'Ecouis. Il gardera toujours le souvenir de « cet animal bien meilleur pour la chasse que d'autres nettement plus coûteux ». A 14 ans, il fait le siège de son père pour avoir ses propres chiens et, ayant enfin obtenu son autorisation, il peut recevoir en cadeau de son cousin, le Comte de Barral, quatre chiens rousés de Vendée, blanc et orange, qui répondent aux jolis noms de Camomille, Fleur-d'Orange, Comtesse et Brigadier. Un fusil à un coup, procuré par l'attention paternelle, vient compléter le premier équipement.

Dès lors, jeudis et dimanches ne sont occupés que de chasse : on va tirer le chevreuil dans la forêt de Lyons toute proche. Même dans la semaine, l'écolier s'échappe de suite après le déjeuner pour attaquer un lièvre et, si la quête marche bien, il promet de travailler tard le soir pour ne pas avoir à arrêter ses chiens. Mais l'aventure authentique, la seule qui compte,

c'est la grande vénerie : lorsqu'il peut suivre une chasse à courre, il est tellement transporté de joie qu'il n'en dort pas trois jours à l'avance.

Jeune homme, il prend quelques habitudes à Paris (hors saison, cela va de soi). Il fit parti du Cercle de la rue Royale où il se fit beaucoup d'amis. Comme il parlait parfaitement l'anglais, il se lia avec le Prince de Galles dont il faisait régulièrement la partie, tout en veillant à ne jamais jouer une somme supérieure à celle qu'il s'était fixée.

Ayant atteint l'âge de 30 ans, il prit lui-même la tête de l'équipage paternel qui chassait principalement le



Vicomte Henry d'Onsenbray.

lièvre en forêts de Lyons et de Conches. Son premier soin, avec l'aide de son cousin Auguste d'Onsenbray, fut de le transformer en équipage de cerf en optant pour des bâtards poitevins, quelques chiens anglais qu'il croisa avec des lices de Ruble et de Saint-Légier.

Lorsque son père mourut en 1867, il décida de ne pas conserver la location de Grainville, dont le bail courait

pourtant jusqu'en 1870, parce que le domaine, situé sur le plateau, manquait d'eau pour abreuver les chevaux et les chiens. Il choisit alors de descendre dans le fond de la vallée de l'Andelle, où il fait construire le pavillon de Fontaine-Rosette, intermédiaire entre un rendez-vous de chasse et une maison de campagne qu'il munit de l'indispensable chenil et d'écuries pour cinq chevaux. Le principal ornement de la décoration intérieure sera fourni par les trophées de chasse, bois de cerf et défenses de sanglier et c'est en tenue de vénerie qu'il se fera peindre pour surmonter la cheminée du salon.

Henry d'Onsenbray s'était enrôlé auparavant avec son cousin dans les zouaves pontificaux du général de Charette. Puis, sous la même bannière blanche et or, ils avaient tenté de défendre la patrie contre l'invasion prussienne de 1870. Après ces temps d'ardeur et de trouble, il demeura fidèle à la longue barde des zouaves.

La paix revenue, le Vicomte Henry, désormais séparé de son cousin, reprit le commandement de son équipage et, dès l'automne 1871, allait s'ouvrir pour lui une fascinante existence qui devait durer plus de vingt ans.

* * *

Chevaux et chiens

Les chevaux, tout comme la sellerie, les harnais et les équipages, proviennent généralement des Ets Chéri, 49, rue de Ponthieu à Paris. Il était bien commode d'avoir son fournisseur à proximité de chez soi !

Le vicomte sait aussi choisir des chevaux dans les meilleurs élevages, tel Mameluck, née le 31.4.1875 au haras de La Celle-St-Cloud, de Marksman et d'Adulation. Mais il n'est pas toujours heureux et on le voit se plaindre, en 1886, de ce que ses chevaux étaient bien mauvais. Sa préférée fut

sans doute la jolie jument Reine, « la meilleure bête de chasse que Tom Bartlett ait jamais ramenée d'Angleterre ».

Plus importante encore et objet de soins attentionnés, la meute qui est logée dans une maisonnette construite au bord de l'étang alimenté par la Rosette et donnant par une porte à double battant sur une cour dallée équipée de banquettes et ceinte d'une haute grille. Selon le décompte méticuleux effectué à la fin de chaque saison, la meute compte de 33 à 39 chiens.

La plupart proviennent de l'élevage de Fontaine-Rosette, dont le Vicomte tient méthodiquement les origines. Lors de la formation de la nouvelle meute, en 1862, il avait choisi une lice du Haut-Poitou, nommée Bondissante, et un bel étalon anglais du nom de Lumin, pour constituer la souche de sa lignée. Puis il alterna les étalons de lord Fitzwilliam avec ceux de Poitou-Saintonge pour affiner la race et éviter les méfaits de l'endogamie. En 1887, deux chiens viennent du chenil de M. de Vatimesnil et deux autres de celui de M. Bardin, un provient de l'Équipage Labitte, qui chasse aussi en forêt de Lyons, un autre du comte de Chabot, un troisième de son neveu Saint-Gilles. Le duc de Rutland lui a fait cadeau de Brusher, un fameux fox-hound, etc.

La carrière d'un chien est habituellement de sept saisons. Richelieu, qui débute à l'automne 1885, figure en tête de la meute en 1890 avec Brigadier, son aîné de deux ans. Joyeuse chasse encore à 9 ans en 1887, tout comme Calypso en 1884.

Les maladies qui surviennent dans le chenil nourrissent toutes les inquiétudes. En 1886, les chiens qui ont chassé en forêt de Saint-Evroult par moins 7° le 9 février, rentrent à Fontaine-Rosette le 13 et tombent tous malades. Il faudra attendre le 18 mars pour reprendre les chasses. Une

nouvelle épidémie de fluxions de poitrine décime la meute à la fin d'octobre 1890.

Les chapitres X et XI de « L'École du piqueur » détaillent sur 36 pages les traitements et recettes que préconise le vicomte au vu de sa longue expérience. Il y passe en revue pas moins de 23 maladies. Il s'étend longuement sur les accès de rage pour avoir dû y faire face à deux reprises.

Les cahiers de chasse retracent fidèlement la destinée de ceux qui tombent au champ d'honneur : quatre chiens perdus à La Ferté dans l'hiver 83-84 ; en forêt de Lyons, Lamblare (2 ans) tué le 19.11.83 par un cerf à sa 4^e tête et Tristan (7 ans) tué par un daguelet le 15.2.87.

A l'heure des bilans, ce sont d'abord les chiens qui se voient décerner les félicitations du maître. : « Les chiens ont merveilleusement chassé » (saison 83/84). Et, lorsque les événements ne tournent pas à sa satisfaction, ce sont les veneurs, lui-même compris, qui font l'objet de critiques sévères.

Certains chiens sont jugés si beaux ou si précieux qu'il n'hésite pas à leur tirer le portrait tel Richmond dont la photographie en pied, fouet dressé et marqué d'un grand O, orne le livre de chasse de 1891.

Le vicomte d'Onsenbray aurait pu faire sienne cette formule tirée d'une lettre que lui adressait le 22.9.1893 le marquis de Chambray : « Je vous adresse ci-joint une photographie de mes chiens, faite par mon ami le Marquis de Malterre, ... quant à ma photographie, elle n'existe pour ainsi dire pas... D'ailleurs les chiens sont plus intéressants que le maître »

Le vicomte avait ainsi obtenu des chiens merveilleux, actifs et requérants, gorgés et de change. Les chiens de l'équipage d'Onsenbray étaient tenus en haute et légitime estime par tous les veneurs de l'époque.

Le personnel

Le chapitre premier de l'opuscule du vicomte dresse comme suit le portrait du piqueur qui tient le rôle principal : « Un piqueur doit avant tout aimer passionnément la chasse, être sobre, honnête et brave. Il doit, de plus, être actif, intelligent, bien monter à cheval, être doux avec les animaux et attaché à son maître. »

Le modèle que le vicomte avait conservé de ses souvenirs de jeune homme était celui du père La Trace, qui avait été élevé dans la vénerie du roi et commandait l'équipage de cerf du Comte de Lagrange à Dangu. Il cite aussi les trois générations des Choplin qui dirigèrent de père en fils l'équipage du comte de Boisgelin, et Pierre Salmon qu'il a connu pendant plus de vingt ans chez son voisin Vatimesnil.



Pierre Salmon,
piqueur de M. de Vatimesnil.

Le maître de Fontaine-Rosette attache beaucoup d'importance aux usages et au respect des formes : « un piqueur doit savoir avec le plus grand respect à son maître car, pour qu'un équipage soit bon et bien tenu, il est nécessaire

qu'il y ait échange d'idées entre le maître d'équipage et son piqueur.

Cependant, il arrive que l'excitation de la chasse fasse oublier les règles. « Le vicomte d'Onsenbray, qui était très protocolaire en fait de vénerie, criait un jour à son piqueur Milbeau : faites donc lâcher les chiens ! L'homme, qui avait été à la vénerie de l'empereur et qui avait les bonnes traditions, ne bougeait pas et, la cape à la main, près de la harde, semblait hypnotisé.

D'Onsenbray, tout à coup, s'apercevant de son lapsus, s'écrie : mais découples, découplez donc ! Milbeau saute à bas de son cheval et aide le valet de chiens à découpler, ce qui fut fait en un instant. Malgré la déférence qu'il avait pour son maître, ce mot de « lâcher les chiens » l'avait rendu inerte. Son maître lui en fit des excuses. »

Vol-au-Vent fut l'un des piqueurs du vicomte. Il avait été un parfait valet de chiens chez le marquis de Chambray. A celui-ci, qui continuait à faire le bois, succède, en 1886, La Branche qui ne reste qu'une saison. Le nouveau piqueur titulaire est depuis l'automne 87 La Feuille, valet de chiens depuis 1884 et venant de chez M. de Vatismesnil. « Je suis content de La Feuille » écrit sobrement M. d'Onsenbray à la fin de sa première saison. Le piqueur loge près de ses chiens, au premier étage du chenil où l'on accède par un escalier en bois à l'extérieur de la cour d'ébats.

La meute est aussi servie par deux valets de chiens, l'un à cheval, l'autre à pied qui furent successivement Ourvari, La Jeunesse, Arthur, Pigeon...

Les veneurs et le personnel portent la tenue bleu de roi avec parements de velours grenat, culotte bleue et galons de vénerie.

Les habitués, les invités et les spectateurs

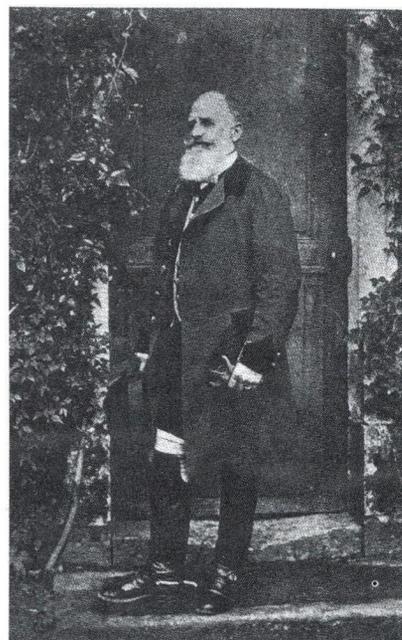
L'Equipage de Fontaine-Rosette fut la passion personnelle de celui qui y consacra tous ses soins, son temps et sans doute une bonne partie de sa fortune, il n'y a donc pas lieu d'y chercher les « boutons » qui caractérisent l'organisation associative des équipages de vénerie modernes.

Mais le vicomte d'Onsenbray eut de fidèles compagnons de chasse, voisins et amis, parents ou relations, dont le tableau offre une composition changeante selon les époques. A partir de 1887, nombre de sorties sont effectuées par les équipages couplés d'Onsenbray et Labitte, ce qui change un peu la fréquentation. L'entourage familial est le plus souvent représenté par les cousins Le Couteux : de Canteleu, de Molay, de Caumont. Le vicomte Auguste couple avec ses cousins entre 1885 et 1890.

La chasse se déroule parfois en très petit comité : deux invités seulement les 31 mars et le 20 octobre 1885, première sortie de la saison suivante. Mais les assemblées sont généralement nombreuses : seize personnes le 18 février 84 en forêt de Senonches et dix-sept au Chêne Ste-Barbez le 22 novembre 83.

Le vicomte d'Onsenbray avait un extérieur un peu rude mais les réunions dont ses laisser-courre étaient l'occasion, gardaient la grande courtoisie de la vénerie d'autrefois. Tout à son plus grand plaisir, il cherchait à faire passer à ses compagnons une bonne journée.

De fait, ses chasses sont si courues qu'on ne compte pas moins de cent soixante participants différents en l'espace de huit ans. Beaucoup de maîtres et membres d'équipages de



Le comte Le Couteux de Canteleu

France et d'ailleurs mais aussi de nombreuses amazones dont certaines étaient assidues.

Le duc d'Aumale l'invita souvent pour chasser dans son superbe domaine de Chantilly. Le vicomte y allait avec son fidèle Pierre, deux chevaux et un homme d'écurie. Il s'était fait faire un habit rouge pour suivre la chasse du prince, ce qui lui attira cette aimable remarque de son hôte : « mon cher vicomte, quand on a un équipage comme le vôtre, on met sa tenue et aucune autre. »

La vénerie est un spectacle et l'on vient volontiers des demeures du voisinage pour assister aux laisser-courre de l'Equipage de Fontaine-Rosette. Tout ce monde prend place dans des voitures et s'efforce de suivre de plus ou moins loin la meute et les cavaliers, tout en évitant de s'aventurer hors des voies carrossables. L'essentiel est de se retrouver à la curée.

Là aussi, il s'y rencontre une majorité de dames et, curieusement, les jeunes

filles sont très nombreuses et combien parmi celles-ci ont rêvé d'accrocher l'intérêt de ce célibataire endurci qui n'avouait de passion que pour ses chiens et consignait en 1885 dans son cahier de chasse cette réflexion désabusée : « le cœur d'une femme ressemble à une cathédrale : l'autel de Dieu est au chœur, mais... que de chapelles et de bas-côtés ! »

Nulle bombe ne pouvait pour cela avoir autant d'effet que l'annonce en 1887 du prochain mariage du vicomte Henry. Personne n'avait jamais vu la fiancée, Eugénie de Rayneval, qui n'était ni normande ni chasseresse et d'une famille bonapartiste de surcroît ! Pourtant, dès la fin de la même saison, on verra la nouvelle vicomtesse d'Onsenbray faire les honneurs de Fontaine-Rosette.

Rythmes et saisons

La saison de chasse commence traditionnellement en octobre, parfois tôt mais plus souvent dans la seconde quinzaine du mois. Exceptionnellement, la saison 86-87 sera réduite à quinze hallalis du fait d'un phlébite qui condamne le maître à la chaise longue à partir du 23 février.

La saison suivante sera à peine écornée par le mariage du vicomte. Dès lors le rythme sera inchangé et la naissance d'une fille l'année suivante surviendra suffisamment tôt pour ne pas retarder l'ouverture.

Le climat normand est réputé pour la douceur qui lui procure la façade maritime mais il arrive que les conditions météorologiques de l'hiver soient sévères.

Ainsi la tempête qui sévit le 8.12.84 est si violente que l'équipage perd la chasse et que le cerf ne sera retrouvé que lendemain.

La gelée est plus rare. Le 12.12.89 « les chiens ont merveilleusement



Comte de Vatimesnil.

chassé malgré un très mauvais temps de gelée ». La neige reste exceptionnelle.

On ne chasse pas le dimanche. Le choix du samedi est fréquent. Au début des années 1890, les jours préférés sont les lundis et jeudis mais le mardi arrive en force vers la fin de la décennie, les mercredis et vendredis sont rarement retenus.

La durée des chasses est très variable. Il en est de brèves, vingt minutes, une heure et quart. Certaines journées sont très longues jusqu'à six heures. Les durées habituelles s'inscrivent dans une fourchette de 2 h 30 à 3 h 30. Le 11.11.84, le cerf vint se faire prendre à l'étang du Buseau (forêt de St-Evroult) après quatre heures et demie de chasse. Il fait si noir qu'il est impossible de le servir. Vol-au-Vent doit coucher chez le garde Martin avec cinq chiens qui avait tenu les abois jusqu'à onze heures du soir. Le 30 octobre 1888, le maître d'équipage n'est rentré chez lui qu'à deux heures trente du matin après une chasse mémorable.

Lieux de chasse et animaux courus

Établi à Fleury-sur-Andelle, l'équipage d'Onsenbray devait naturellement découpler en forêt de Lyons. Les premiers rendez-vous étaient fixés au carrefour de la Mare-Noire, à Mortemer, à la Cabane de Baunay et quelquefois à Grainville, au Tron-quay, aux Fonds du Catellier et, fréquemment à Fontaine-Rossette.

Le vicomte se trouvait partenaire de ses cousins Le Couteulx pour la location de la forêt de Lyons. Il y fut auparavant l'associé de M. de Valon. En 1890, il partage la forêt avec son voisin Vatimesnil, non sans en éprouver quelques ennuis.

Au début des années 80, l'équipage chasse très souvent en forêt de Dreux, avec assemblée au Pavillon ou au Chêne Ste-Barbe. Il cesse de s'y rendre après 1888. De manière plus épisodique, il découple dans les forêts de Bacqueville (1883, 84, 88), de La Ferté-Vidame (83-84) de Senonches (83-84), de Lusigny (83), de St-Evroult (84-85). La proximité et la commodité les conduisent aussi à attaquer dans les petits bois proches de Fleury : Charleval, Radepont, Pont St-Pierre.

L'équipage d'Onsenbray court presque uniquement le cerf mais aussi, entre 1884 et 1890, le sanglier en chasses couplées avec le comte Le Couteulx, le baron d'Haudemare ou M. Bardin.

Beaucoup de grands cerfs sont pris mais aussi des animaux plus jeunes et de nombreux daguets. Les murs de Fontaine-Rossette sont ornés des massacres montés sur écusson.

La meilleure saison, il fut sonné quarante hallalis de cerf dont cinq en chasse couplée. D'autres seront moins bonnes, comme en 85-86 où seulement vingt-et-une curées seront

sonnées. Mais, comme le note le maître d'équipage dans son cahier : « j'ai très bien chassé cette saison... J'ai pris les cerfs que je devais prendre ».

La vicomtesse d'Onsenbray participa entre les deux guerres à une exposition de trophées où elle obtint le second prix derrière la duchesse d'Uzès et avant un Allemand nommé... Goering.

* * *

Cérémonial et anecdotes



2^e bouton 1855-1891.

Le vicomte d'Onsenbray a été certainement l'un des veneurs les plus fins et les plus expérimentés de son époque, possédant l'énergie et le coup d'œil et ayant, par dessus tout, le feu sacré. Il voyait tout par lui-même et tenait à l'honneur de travailler avec son personnel pour détourner un cerf. Après le lancé, il prenait la direction de la chasse et se tenait à la queue des chiens.

Particulièrement attaché au cérémonial immuable de la vénerie, la chasse à courre demeura cependant une avec aventure avec son lot d'incidents pittoresques.

Le 30 mars 86, l'équipage d'Onsenbray chassait un dix-cors dans le bois de Radepont et se rencontre avec celui de M. Labitte courant un autre dix-cors ; les deux équipages réunis finissent par prendre l'un des cerfs et font la curée ensemble, mais personne ne peut dire lequel des deux animaux

a finalement été pris. En revanche, le 20.10.88, le vicomte a la satisfaction de prendre un cerf laissé la veille par son collègue avec lequel il couple de plus en plus souvent.

La journée du 18.12.88 apparaît particulièrement confuse. On attaque d'abord une troisième tête à la Mare-Noire. Lorsqu'on découple la meute, après avoir arrêté les chiens d'attaque, elle tombe au beau milieu d'une harde où se trouvent deux dix-cors et un daguet. Puis on croise une autre chasse à laquelle on rallie. On retrouve le daguet pris par dix chiens, tandis qu'un des autres est pris à l'eau à Vascœuil. Enfin, en retraitant, on entend des abois au Pont de Cressy, où l'on court pour trouver un autre dix-cors tenant aux chiens.

Le 29.10.89, tout le monde perd la chasse. Le cerf sera retrouvé ultérieurement dans la citerne d'une usine près de Perruel.

Parfois, c'est un vieux chien qui se lance dans une chasse parallèle et solitaire. Pindare maintient un deuxième cerf, le 25.11.90 et l'aboie seul à la ferme de Colmoret. L'animal est gracié.

Baliveau chasse seul son cerf le 5.3.89 et le prend à Bournival. Il est aussi gracié et on le rapporte à Fontaine-Rosette.

Le pire survient au cours de la chasse du 21.2.91, où le désordre est tel que le vicomte se démène et s'énerve, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

Il n'y a pas d'incident avec les populations locales. On relève seulement, le 28.11.84, qu'une bonne femme effrayée abandonne le linge qu'elle lavait dans la Mare-aux-Corbeaux.

* * *

Le crépuscule

Les dernières années offrent un contraste saisissant, se trouvant éclairées par la fraîcheur de l'hymen et la fierté de la paternité,

en même temps qu'assombries par le poids de l'âge et les deuils.



3^e bouton 1891 (similaire à celui de l'Équipage de St-Martin).

Henry d'Onsenbray est au moment de fêter 55 années lorsqu'il se décide à prendre femme. Le mariage est décidé le 20 octobre 1887. Il est bien difficile de découvrir par quelles voies il pu être arrangé, car rien ne semble relier le vieux veneur normand avec sa promise tourangelle qui venait elle de fêter son anniversaire mais de 24 ans plus jeune. Survient alors cette émouvante mention marginale en regard de la brillante journée du 7 novembre : « personne ne peut être aussi heureux que je le suis ».

Le 5 décembre 1887 a droit à une page exceptionnelle avec la seule mention : « je me marie avec Mlle Eugénie de Rayneval (la conquête d'une biche ne se raconte pas, à l'inverse de la traque d'un cerf !) ».

Le vicomte qui avait laissé son équipage chasser sans lui les 28 novembre et 1er décembre, a le bon goût de « sécher » encore la chasse du 15 décembre pour demeurer auprès de sa jeune épouse. Ce n'est que le 10 janvier 1888 qu'il reprend la direction de l'équipage, momentanément confiée à son cousin Auguste.

Cette fois, le traditionnel bilan de saison est teinté de rose : « Bonne saison... de bonheur. J'ai peu chassé mais bien chassé. Pas de chienne pleine. Tanie me promet un petit d'Onsenbray. »

Mais c'est d'une fille dont la vicomtesse accouche le 5 octobre 1888 et elle occupe vite une place prépondé-

rante dans l'esprit du maître d'équipage :

« 5 février 1888. Très belle chasse. Ma fille a 4 mois.

« 5 mars 1888. Louise a 5 mois et mange sa première soupe.

« 30 mars 1888. Bonne saison de chasse. Il reste à l'équipage 27 vieux chiens. Ma fille se porte bien.

« 5 novembre 1888. Louise a 13 mois. »

Puis viennent les années où la forme physique faiblit. Le vicomte terrassé par la goutte doit se résigner à voir partir sans lui son équipage. Les

choses se compliquent, notamment pour la location de la forêt de Lyons... où l'atmosphère devient lugubre. Ainsi en 1891, « Triste et mauvaise saison. J'ai perdu mon frère. Le chenil a éprouvé de grandes pertes ». Le frère aîné, Paul, était mort au château du Plessis-Bourré en Anjou, le 1er février 1891. Son cadet, Henri, ne lui survécut que trois ans et décéda à Fleury-sur-Andelle le 28 décembre 1893, âgé de 61 ans seulement.

Ce fut ainsi la fin de l'équipage d'Onsenbray qui fut cédé au duc de Chartres avec lequel il entretenait des relations étroites et amicales.

Le couteau de chasse, au manche sombre orné de deux têtes de chiens en guise de garde reste au fourreau et ne sera plus qu'un objet de curiosité pour les trois petits-fils lors de leurs vacances à Fleury. Le chenil et les écuries seront démolies. Le pavillon de Fontaine-Rossette, construit par un homme pour la chasse, se transformera pour 70 ans en une maison de femmes, sous le règne successif des deux vicomtes : la première, veuve à 37 ans après six ans de mariage, la seconde, veuve à 26 ans après moins de cinq ans de mariage.

Illustrations : courtoisie « 2 siècles de vénerie », MM. Tremblot de la Croix et B. Tolly.

Extrait d'une étude faite par M. Gérard de La Martinière établie d'après les livres de chasse du Vicomte Henri d'Onsenbray, Maître d'Equipe. La revue « Vénerie » remercie M. G. de La Martinière de sa courtoise autorisation.

VÊTEMENTS D'ÉQUITATION VÉNERIE

Tuniques, Redingotes, Gilets, Culottes,
Tenues d'Amazone sur mesures
et prêt-à-porter

Toutes coiffures
Cronstadts, Tricornes, Bombes

Ets SAADETIAN

*Location costumes toutes cérémonies
Jaquettes, smokings, queues de pie*

18, rue de Picardie - PARIS 3^e
Métro République ou Temple

ouvert du mardi au samedi de 13 h 30 à 18 h 30
ou sur rendez-vous tél. 48.87.99.06 — fax 42.72.23.44

AP PETIT

Le Clos Boyer, Saint Longis
72600 MAMERS - Tél. 43.33.46.40
Fax 43.97.52.92

VANS TRACTÉS

à partir de 21 900 F T.T.C.

Fabrication
Vente directe
Locations



Vans tout polyester
BOXES-OBSTACLES

Carrosseries sur tous châssis
Documentation gratuite sur demande
week-end sur rendez-vous

REMORQUES DE CHASSE

